

ÉPURE

EN ÂGE D'INCARNATION



PAR PHILIPPE MARTINEAU

TABLE

à propos de cette édition

<u>BAPTÊME</u>	1
<u>MALLARMÉENNE</u>	2
<u>JOCONDE</u>	3
<u>CHARLOTTE CORDAY</u>	4
<u>PARTHÉNON</u>	5
<u>REQUIEM</u>	6
<u>CROIX MONOPLACE</u>	7
<u>HOMME</u>	8
<u>SOLEIL NOIR</u>	9
<u>CŒUR DÉSAORTÉ</u>	10
<u>FORTES TÊTES</u>	11
<u>PORTEUSE</u>	12
<u>NUAGE</u>	14
<u>MANÈGE</u>	15
<u>TERREUSE AURORE</u>	16
<u>À UN CROYANT</u>	18
<u>AUTOportrait</u>	19
<u>MOI</u>	21
<u>TE DEUM</u>	22

édition 2010 - révision 31 juillet 2017

auteur :

philippe.jean.martineau@gmail.com

site éditeur « en MOT dièse » :

<http://enmotdiese.free.fr/>

illustration de couverture :

Marielle-Frédérique Turpaud

[avis des lecteurs](#)

[autres E-books de l'auteur](#)

[tous les auteurs](#)

[TABLE](#)

BAPTÊME

Un peu de larme enfreint
la pudeur des paupières

un peu de larme en train
d'aquareller ta joue

un peu de larme frêle
où frétille un soleil
où s'inquiète une flamme
en quête d'acajou

MALLARMÉENNE

Tu te crois seule, ô femme, alors que l'on se lève
et te condamne à mort pour acte de beauté ;
et te rendre communs la blessure et le glaive
enfante et fait éclore un lys ensanglanté.

Que ton âme en exil en évente la sève
et qu'en amont du souffle un sonnet soit dicté
par ces mots que la dent d'aucun crime n'achève
et que l'art rend suspects de consanguinité.

Arque-toi comme l'onde à l'affût de la grève,
comme la vague enceinte avant que ne la crève
un récif émanant de la réalité.

Et si l'aube succombe à l'insoluble rêve,
applaudi qu'il sera par la pluie en été,
ajuste la voilure à la bourrasque brève.

JOCONDE

Te voici seule,
Mona Lisa,
entre Vinci
et le linceul.

Te voici ceinte
entre son œil
et l'ombre blanche encore.

Te voilà celle,
Mona Lisa,
enceinte pour toujours
du regard qui te tua.

CHARLOTTE CORDAY

Marat, je t'ai castré
au fond de ta baignoire,
et ce crime a montré
que ton sang était noir.

Jugez-moi, citoyens,
vengez votre vedette,
privez-moi du moyen
de marcher sur la tête !

Qu'à bord de l'échafaud
j'arrive à Samothrace
pour y mordre la faux
et me dresser sans face !

PARTHÉNON

Parthénon,

la lumière est ta prison :
pour te garder au centre
de ce qui a tourné.

La lumière est ta prison,
et lorsque l'on y entre
on a peur d'être né...

Et même au fond du ventre
on est trop deviné,
même au-delà de l'ancre
l'avenir est cerné !

L'avenir est ta prison,
où chaque heure a pour chantre
un coucou nouveau-né,

où l'ombre se concentre
au point de rayonner.

REQUIEM

Dieu

tu t'es tué en tuant celle
qui me donna son étincelle
pour allumer la poésie

tu t'es tué en tuant celle
qui désormais ne rassasie
que le grave du violoncelle
et le ver de l'apostasie

CROIX MONOPLACE

Il n'y a plus de place sur la Croix.

Jésus a tout pris.
Tous les coups devenus clous,
tous les fouets devenus plaies,
tous les cris devenus Christ.

Et la plaie par où son cœur vomît
a goûté, usé toutes les lances.

Et son verbe agonisant
a noirci ce que la Bible
avait encore d'indicible.

Il n'y a plus de place dans le silence.

HOMME

Homme,

où que tu sois,
où que tu ailles,
ta course folle obéit à des rails.

Mais ton œil de rapace
s'ignore esclave de l'orbite,
comme planète aveugle quant au Soleil.

Rares les fois
où l'âme entre tes ailes
se sent captive de l'envol,

où ton cou d'hirondelle
sait que tout cri de délivrance
resserre un cercle autour du col.

SOLEIL NOIR

De modernes robots
ne voulaient plus vous voir...
afin d'être plus beaux !

Et leurs yeux crématoires
en jugeant votre peau
l'ont brûlée jusqu'à l'âme.

Et votre fumée noire
a fait du soleil jaune
un immense tombeau.

CŒUR DÉSAORTÉ

Désaorté,
le cœur
s'apprête à voir
ce qui succède au sang.

Pour voir, l'aveugle a ses larmes ;
mais lui ?

FORTES TÊTES

Prêtres décapités,
recouvrez vos esprits ;
reîtres écartelés,
regagnez vos quartiers ;
et vous,
gueux défigurés,
réarmez votre gueule et sortez de vos plaies.

Car il plaît que vous ressuscitiez,
que vous portiez salut
à ceux de vos bourreaux
qui portent la charge
d'accroître le drapeau et le bras justicier,
d'accroître le troupeau jusqu'à le supplicier.

Garde à vous, fortes têtes,
en rang par un, marche !
je ne veux voir qu'une seule tête,
car la hache
n'a plus qu'un coup.

Car vient à nouveau le temps de mourir,
de nourrir à jamais
le vide avaleur d'âme
et le vent dévoreur d'aigle.

PORTEUSE

Porteuse en son cœur des coups de la sécession,
elle avance
à bord d'un fleuve,
aux rives ennemies.

Elle avance,
aveugle,
virant de bord entre deux coups de dé.

Elle avance,
filet tendu,
maille étrangleuse,
plus fine que tout ce que l'homme a conçu d'évadé.

Porteuse en son cœur des coups de la sécession,
elle avance,
poussant l'eau à l'émeute
et la tirant au clair.

Elle avance
entre mes bras,
mes lèvres.
Elle étanche
sans passer par la soif.
Elle tue,
ne signant d'aucune plaie.

Porteuse en son cœur des coups de la sécession,
elle enfante

NUAGE

Nuage,

nuage de haut vol,
dénué de tout fondement,
en charge d'imminentes crues
et d'océans à traire.

Nuage,
né d'avoir eu peur du vide,
as-tu eu vent de ce qui porte l'aigle ?

Nuage,
en proie à de hautes marées
où l'étrave est à mordre,
la falaise à prendre !

Nuage,
nuage à sang bleu,
la soif au fond du gouffre
attend
que tu t'ouvres les veines.

MANÈGE

Voici naître une fleur étrangère à sa tige ;
la vendange déjà la convoque au pressoir ;
un œil entre deux clins la voit en train de choir ;
le clore ne ferait qu'accroître le vertige.

La vendange déjà la convoque au pressoir ;
son cœur à ciel ouvert a le sang qui voltige ;
le clore ne ferait qu'accroître le vertige !
L'horloge bat encore aux obsèques du soir.

Son cœur à ciel ouvert a le sang qui voltige
au centre de l'essaim que lance l'encensoir ;
l'horloge bat encore aux obsèques du soir,
bien que l'éternité ne soit plus qu'un vestige.

Au centre de l'essaim que lance l'encensoir
voici naître une fleur étrangère à sa tige,
bien que l'éternité ne soit plus qu'un vestige ;
un œil entre deux clins la voit en train de choir.

TERREUSE AURORE

À Pascale

Un jour viendra
où le rêve
envahira le reste

où ce qui dort
aura troué le drap
troué l'œil où éclore

maintenant que tu sais
que l'épine est le fruit de la rose
et la plaie
celui de l'aorte

maintenant que tu sais
si oui ou non tout piège à Dieu que l'on pose
ne peut que jouer à se mordre la langue

maintenant que je sais
que ton sang vif aidait à secouer mon cœur
et qu'il ne me reste pour vivre
que ta pierre à sceller

dors

dors

maintenant que je crois
qu'un jour viendra
où le rêve envahira le reste

où ce qui restera de ta terreuse aurore
aura troué le drap
troué l'œil où éclore

À UN CROYANT

Larmes au cierge et aux vitraux,
aigus en chœur et grave à l'orgue,
Bible ouverte et cloche en vol,
ciel ciblé par tant de flèches,
Te Deum à t'écarter les tempes !

Mais rien n'y a fait,
ne l'aura fait parler :
il n'est plus d'autre piège à Dieu
que ton silence.

La mise à sec étrangle ton cœur,
le somme de rendre l'amour.
Te voilà vide,
– rien d'autre en haut
qu'un ciel grimpé aux arbres –
vide à craquer,
et les crocs pour te percer
poussent plus vite que l'herbe en feu.

AUTO PORTRAIT

À Louis

Pour vous punir d'avoir trop marché
le destin vous trancha les deux jambes.
Et alors qu'au soir de votre vie
la douleur mangeait votre sourire,
vous me dîtes :
« J'ai déjà un pied dans la tombe. »
alors que vos deux pieds déjà marchaient sous terre.

Pour vous punir d'avoir trop aimé
le sort vous arracha la moitié du cœur,
celle qui naquît en robe blanche...
Vous n'eûtes que le temps d'esquisser son portrait
sur une page de votre carnet
de rendez-vous.

Alors que l'automne s'alourdissait,
vous peignîtes une toile hallucinante :
un ciel immense,
sculpté dans la cervelle d'un dieu ;
un ciel plus lourd que l'enfer.
Je ne vis pas alors
que c'était votre portrait.



*« Ciel d'orage sur la mer »
huile de Louis Rémond (1910-1978).*

MOI

Moi qui navigue en brusquant les agrès,
moi qui réplique à chaque turbulence,
moi dont le cap est rétif aux décrets,

moi dont les yeux sont des astres secrets,
moi dont l'écoute sculpte le silence
afin d'en tirer des mots plus concrets,

moi qui déjà souffre du jour d'après,
moi qui délire et m'enfonce la lance
avant que la douleur n'aille trop près,

je vois qu'en aucun cas tu n'apparais
ni même ne pèses sur ma balance,
toi que je prie en pliant les jarrets.

TE DEUM

Sur la plaine immense et sombre de moi-même,
où crépitent les yeux crématoires,
où s'affrontent le ciel et la terre,
où s'étripent l'instant et l'histoire.

Sur la plaine immense et sombre de moi-même
une fleur, nue comme un soupir,
soudain se penche et semble dire :
« Mon cœur enterré, tu fais vivre les morts ! »

Que dire encor là-dessus,
sinon que nul effroi n'essore
tes yeux indifférents,

sinon que dans la vase obscure
d'horribles bulles dévorent
ce que l'aorte rend ?